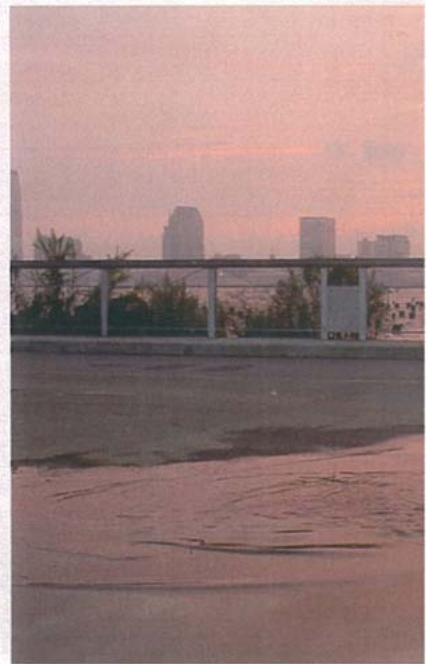




Dans sa résidence de Montauk (Long Island), Peter Beard a bien voulu créer une œuvre spéciale pour « Le Figaro Magazine » (ci-contre et ci-dessous à gauche). Il nous a également reçus à New York, où il travaillait à la réalisation de son livre en compagnie de son épouse Nejma, qui en est coéditrice (en bas, à droite).

PETER BEARD : D'UNE

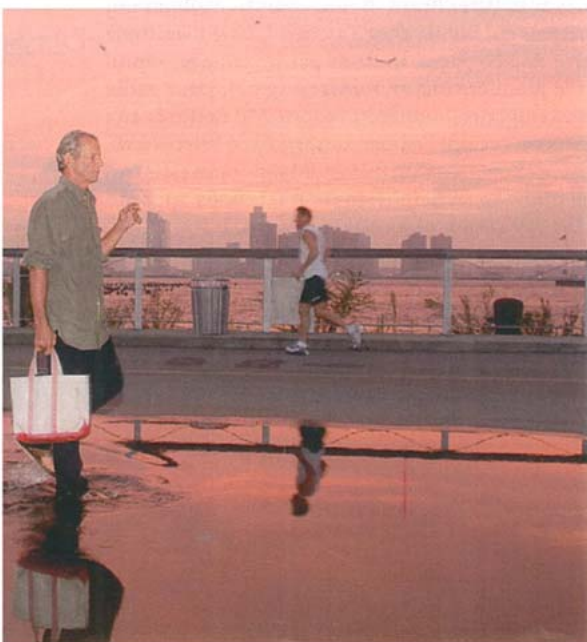
L'Américain Peter Beard sera à Paris le 27 novembre pour la sortie de son dernier livre, riche et variée que son existence. Portrait d'un artiste inclassable, aux frontières...

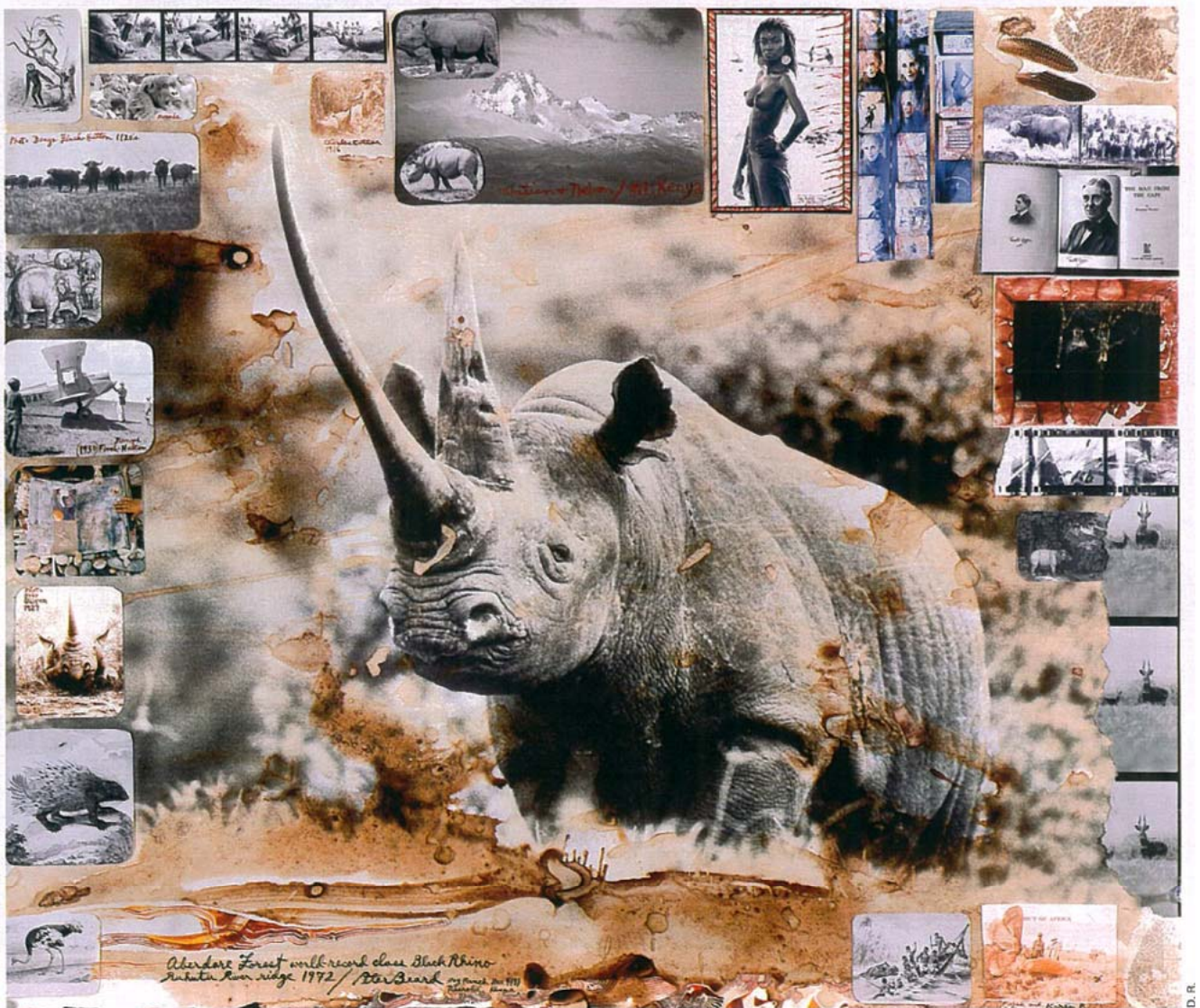




JUNGLE L'AUTRE

ier album (éditions Taschen), magnifique rétrospective d'une œuvre aussi
tières de la photo et de la peinture, dont la cote atteint des sommets.





« World Class Black Rhino », Aberdare Forest, Kenya, 1972. Ou le rhinocéros érigé au rang de star internationale...

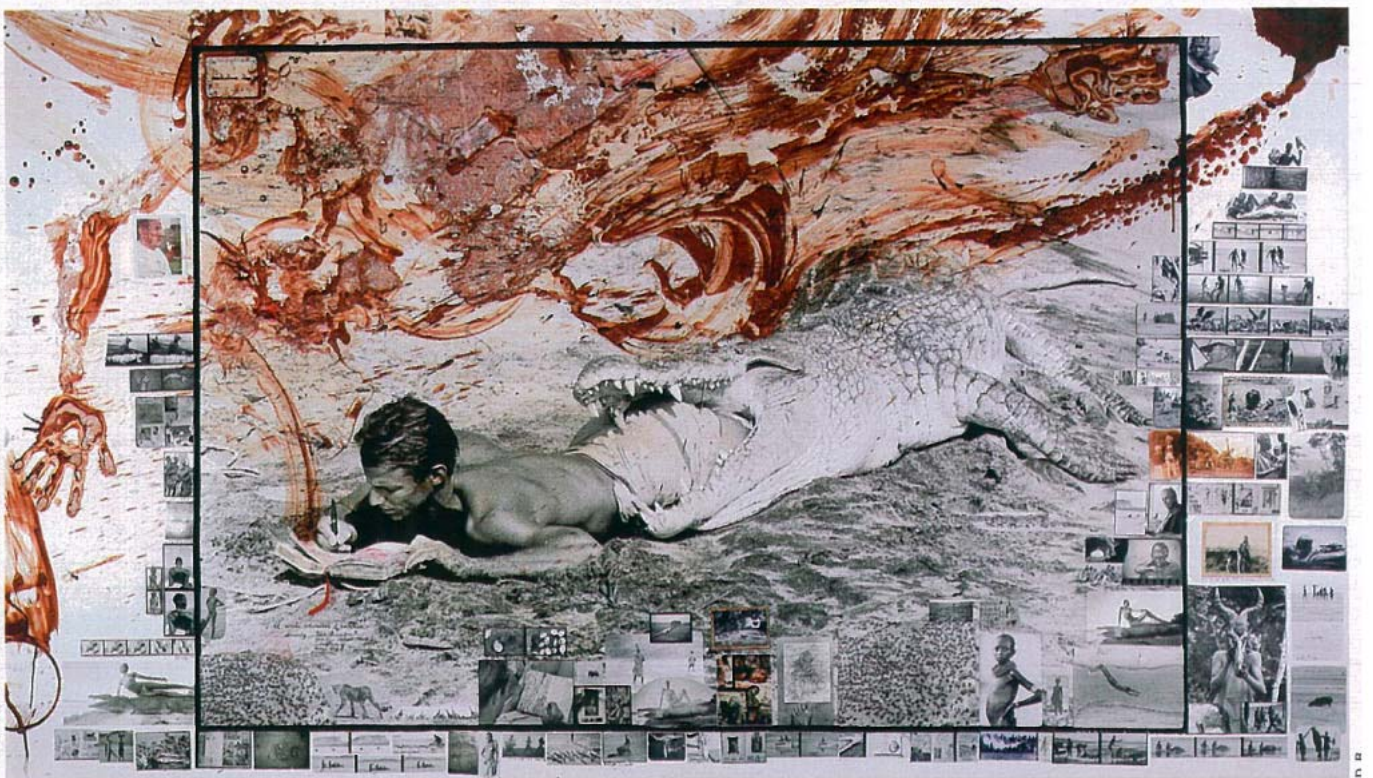
Manhattan, 57^e Rue, à côté de Carnegie Hall. Il est midi, horaire décent pour nous présenter chez Peter Beard. L'artiste n'est pas du genre matinal. C'est son épouse Nejma, classieuse et courtoise (une Afghane de lignée royale), qui nous ouvre la porte. « *Peter n'est pas au top de sa forme* », annonce-t-elle. Gueule de bois ? Nuit blanche ? En tout cas, il bosse. Et n'a rien perdu de sa légendaire prestance : âgé de 68 ans, il en paraît quinze de moins. On l'aperçoit dans son atelier, vêtu d'un pagne, à genoux, pieds nus, les doigts tachés par l'encre de Chine. Face à lui, la télévision débite des inepties, qu'il commente en se gaussant avant de zapper. Un peu comme on tire la chasse d'eau. Il termine l'un de ses fameux collages. La matière de son œuvre jonche le sol : coupures de journaux, magazines féminins, tirages de photos (prises par ses soins), etc. Ciseaux en main, il découpe, détoure, arrange, déränge. Se saisit de la plume et, de son écriture appliquée – sa marque, son sceau –, il entame la calligraphie qui viendra parachever le travail. Fascinant spectacle.

Quelques minutes plus tard, il nous rejoint dans le salon, où deux félidés débonnaires nous tiennent déjà compagnie. « *Un verre de clamato ?* » s'enquiert-il. Son cocktail fétiche : jus de palourde, jus de tomate et vodka. Le tout

dûment poivré et servi *on the rocks* dans un verre géant. Santé ! Ce n'est que le premier d'une longue série qui nous mènera tard dans la nuit, ou plutôt jusqu'aux lueurs de l'aube. On ne s'ennuie pas avec Peter Beard. Il nous montre l'album qui sera prochainement publié chez Taschen *. Une magistrale rétrospective de 616 pages, illustrée par ses collages reproduits pour la première fois au format original. Deux mille cinq cents exemplaires numérotés (dont 250 destinés aux collectionneurs et portant l'empreinte digitale de Peter Beard). Objet de luxe, présenté dans un coffret de bois, l'opus est en soi une œuvre d'art. Et recherché comme tel, nous apprend Nejma : « *Les 250 albums pour collectionneurs sont déjà prévenus. Je ne sais même pas si nous en aurons un...* »

Peter Beard tourne les pages. Hallucinant raccourci d'une existence aventureuse et paradoxale. Celle d'un inclassable, photographe et jet-setteur, chasseur de femmes et de fauves, dandy underground et gentleman mondain, passant d'une jungle l'autre, aussi à l'aise avec les éléphants qu'avec les élégants. L'Afrique des années 50, Karen Blixen, la faune sacagée, la disparition des espèces, les mannequins de *Vogue*,

* Une seule version encore disponible : Art édition, n° 251 à 2 500, 616 p., 2 000 €.



« J'écrirai tant que je le pourrai », Koobi Fora, Kenya, 1965. Une passion cultivée depuis son plus jeune âge, grâce à sa mère.

les célébrités people (Jackie Kennedy, Brigitte Bardot, Mick Jagger), les artistes (Andy Warhol, Francis Bacon, Salvador Dalí). Quelle galerie ! Beau, riche, honoré, voire adulé, il peut se vanter d'avoir bien vécu.

Né en 1938 avec une cuillère d'argent dans la bouche (son arrière-grand-père, James Jerome Hill, était le concepteur du Great Northern Railway, le chemin de fer de la révolution industrielle), le veinard a toujours fait ce qu'il voulait. Dès l'âge de 10 ans, sur le conseil de sa mère, il commence à tenir des carnets (*diaries*) et à se servir d'un boîtier, les deux axes de son œuvre à venir. C'est encore elle, passionnée par les safaris, qui lui fait découvrir l'Afrique. Deux voyages initiatiques – en 1955 et en 1960 – le mènent au Kenya. Lecteur ébloui d'*Out of Africa*, il rencontre Karen Blixen au Danemark, juste avant sa mort. Accord total et séduction réciproque. Elle lui légua toutes ses archives photos et une partie de ses écrits.

Un voyage au bout de la nuit

En 1961, diplômé de l'université Yale (où il a étudié l'histoire de l'art sous la férule d'enseignants aussi prestigieux que Josef Albers et Richard Lindner), il achète un ranch au pied des Ngong Hills, près de Nairobi. Travaillant pour le Parc national de Tsavo, il s'intéresse à la surpopulation des éléphants et à ses désastreuses conséquences : l'agonie de 35 000 pachydermes, désormais trop nombreux dans un espace restreint et condamnés à se nourrir de troncs d'arbres. Des photos chocs et crues – carcasses et squelettes – qui feront le tour du monde. Et fourniront le thème de son premier livre, *The End of the Game* (1965). Mais qu'on y prenne garde : Peter Beard est tout sauf l'écolo ingénu et nostalgique, adepte du prêchi-prêcha et du catéchisme vert. Darwinien et malthusien, il croit en la sélection naturelle, cette intangible réalité, et n'hésite pas à dresser un parallèle entre les destinées animales et humaines. « *Ce que j'ai vu en Afrique chez les éléphants ou les hippopotames, c'est l'avenir de l'humanité. Il naît*

un million d'individus tous les quatre jours, alors que plusieurs millions meurent déjà de faim. C'est insensé ! Ce qui nous attend ? La lutte pour des ressources qui s'amenuisent, la promiscuité, la surdensité, les épidémies ou les maladies (sida, vache folle, etc.), le néocolonialisme des organisations humanitaires, le stress, la mort... »

La mort ? Peter Beard sait de quoi il parle. Il l'a tuteurée, la Camarde. C'était il y a dix ans, au Kenya, lorsqu'une éléphante l'a piétiné, lui broyant menu le bassin et les jambes. Aux sauveteurs venus le recueillir, il lâche, pince-sans-rire : « *Rassurez les éléphants. Je ne leur ferai aucun procès...* » De l'humour new-yorkais. En effet, africain d'adoption, Peter Beard est surtout un enfant de la côte Est. D'ailleurs, c'est entre les gratte-ciel de Manhattan et les rochers de Montauk (station balnéaire de Long Island, où il possède une maison, à l'instar du gratin local) qu'il mène sa deuxième vie. Celle d'un artiste en vogue, ami des peintres avant-gardistes et collectionneur de jolies femmes. Il sort avec Lee Radziwill, la sœur de Jackie Kennedy, immortalise le mannequin Verushka au milieu des rhinocéros, découvre Iman, le top-modèle éthiopien qui épousera David Bowie, fréquente Amanda Lear et Salvador Dalí, pose pour Francis Bacon, subjugué par la beauté solaire de son modèle, part en tournée avec Truman Capote et les Rolling Stones (Mick Jagger est son grand pote), hante les nuits du Studio 54 avec Andy Warhol. Le tourbillon des seventies... En cela, il ne fait qu'illustrer la prophétie de Karen Blixen : « *Quand le monde sauvage aura disparu, c'est au cœur des métropoles qu'il faudra chercher le grand frisson.* »

Aujourd'hui, exception faite du paradis perdu, il ne regrette rien. Continue de créer, jour et nuit, dopé à l'esthétique plus qu'au clamato. Son œil, qui a tout vu, fonctionne comme un scanner. « *Le cœur des ténèbres, c'est là que nous allons !* » rappelle-t-il en évoquant Joseph Conrad, l'un de ses auteurs cultes. Un voyage au bout de la nuit. Ce qui ne saurait effrayer l'éternel insomniaque qu'est Peter Beard. ■